

CHAPITRE 4

CONVERSATION À PARIS AVEC UN ÉTUDIANT : UN PARCOURS SCOLAIRE DIFFICILE¹

1. Introduction

Lieu de l'enquête : Paris.

Locuteur interviewé : JJ avait 25 ans au moment de l'enquête. Il est né en 1975 au nord-est de Paris (Hauts-de-Seine, 92), mais depuis l'âge de trois ans, il vit à Paris même (jusqu'à vingt et un ans, il a habité le 14^e arrondissement, ensuite quelques années dans le 7^e et dans le 20^e respectivement). Ses parents ont également vécu à Paris, son père depuis la petite enfance, sa mère depuis l'âge de 10 ans. Ni l'un ni l'autre n'ont le baccalauréat. Son père a poursuivi une carrière en tant que courtier maritime, sa mère est restée au foyer. Niveau d'études : JJ est en DEA de linguistique (bac + 5) au moment de l'enregistrement. Code PFC : 75djj1.

Relation entre les locuteurs : Juste avant la conversation guidée dont il sera question ici, JJ avait été enregistré par l'enquêtrice avec un de ses très bons amis, lui-même étudiant, pendant plus d'une demi-heure de conversation libre à trois. La mise en contact avait été faite par l'intermédiaire d'un de ses professeurs. L'enquêtrice ne le connaissait pas avant le jour de l'enregistrement.

Lieu et année de l'enregistrement : Un bureau de l'université où le témoin est étudiant, en janvier 2001.

1. Ce chapitre a été rédigé par Anita Berit Hansen.

2. Aspects culturels et lexicaux

Dans cet extrait, JJ raconte son parcours scolaire. Une grande partie du lexique utilisé est donc reliée au cadre socioculturel de l'école. Les désignations des différents types d'écoles (*l'école laïque publique* (l. 26, 57) et son synonyme ici *l'école de quartier* (l. 26, 39, 54), par opposition à l'école privée : *du public et du privé* (l. 36-37)), mais aussi celles des différentes étapes d'un parcours scolaire (*école primaire* (l. 26), *collège* (l. 28, 30, 37-38, 39, 52), *lycée* (l. 52, 57, 58)) sont en conséquence fréquentes. De même celles concernant divers aspects du milieu scolaire (*études* (l. 32, 40, 81), *concours* (l. 29), *professeurs* (l. 74, 77), *élèves* (l. 75), *rattrapage*² (l. 79), *niveau* (l. 68), *établissement* (l. 38, 42, 53, 61) ainsi que les verbes associés au même domaine (*redoubler* (l. 53) et *orienter* (l. 42, 61) par exemple).

JJ a eu un parcours scolaire qu'il qualifie de *très très chaotique* (l. 51), avec deux redoublements de classe, un au niveau du collège (voir la ligne 55) et un au niveau du lycée (voir la ligne 58). En fin de première, c'est-à-dire juste avant l'année de terminale, il s'est finalement heurté au refus d'un redoublement supplémentaire, et ses parents l'ont placé dans une *boîte à bac* (l. 64). Ce terme dénote un établissement privé qui accepte les élèves redoublants que les lycées traditionnels n'acceptent plus. Le coût de la scolarité peut y être fort élevé, et s'échelonne entre 1500 à 4500 euros³. Face au baccalauréat, qui est un examen national, l'élève n'y a cependant aucune garantie d'obtenir son diplôme. JJ l'a pourtant obtenu dès sa première tentative, ce qui l'a beaucoup soulagé (voir les lignes 78-81).

En parlant des différents niveaux scolaires, le locuteur emploie tout naturellement des adjectifs substantivés : *et puis en fin de troisième (...) l'établissement a décidé de me faire redoubler* (l. 52-53), *elle a fait en boîte à bac de la quatrième jusqu'à la terminale* (l. 43, en parlant de sa sœur).

Les nombres ordinaux indiquant les classes se combinent parfois avec des nombres ordinaux de sens général. Le locuteur parle ainsi de sa *première seconde* (l. 58) et de sa *deuxième seconde* (l. 58). Parfois, en combinant ce dernier usage avec la désignation habituelle des arrondissements de Paris par leur nombre ordinal, il arrive à des triplets d'usage des nombres ordinaux comme dans *j'ai été dans un lycée du treizième, public, laïque, euh... où j'ai effectué*

2. Un « cours de rattrapage » est un cours destiné à rattraper un retard scolaire.

3. www.lemoneymag.fr, consulté le 13 octobre 2007.

ma... **première seconde** (l. 57-58) (voir aussi les lignes d'après où il est question du quatorzième arrondissement et de sa deuxième seconde, l. 58-59)⁴.

Si une grande partie du lexique de JJ dans l'extrait est donc déterminé par le thème abordé, il reste toujours à évaluer le niveau stylistique de son vocabulaire en général et celui de la syntaxe employée. En nous appuyant sur les étiquettes indiquées dans le dictionnaire *Petit Robert* (1993), nous avons balayé l'ensemble des mots utilisés par JJ, pour savoir si certains d'entre eux appartiennent au français « familier » ou « populaire ». La conclusion est la suivante : dans cet extrait, JJ a un vocabulaire de français assez soigné, à très peu d'exceptions près. Seuls les mots suivants peuvent être caractérisés comme « familiers » : *truc* (l. 5), également dans l'expression *être son truc*⁵ (l. 32), *bac* (l. 44, 66, 78), *vachement*⁶ (l. 32), *déclit* (dans *j'ai eu un déclit* (l. 70-71)), *ça* (onze occurrences, par exemple l. 5, 11, 16), *blinder* dans l'expression *blindés* (« armés ») *de qualités* (l. 78). Le mot *boîte* (l. 10) que JJ emploie pour parler de l'entreprise où a travaillé son père, est marqué comme « familier ou péjoratif » dans ce sens, tandis que *boîte à bac* est marqué « argot » (l. 42, 43, 64). Etant donné que JJ emploie une totalité de 1007 mots dans l'extrait, y compris les divers marqueurs de discours, typiques des dialogues, et que nous n'avons pas jugés comme indicatifs de niveau (*donc, enfin, ben, alors, bon*), les mots non-standard mentionnés (*ça* exclu) constituent une part minime du vocabulaire utilisé soit environ 1% (13/1007). Rappelons que dans une autre enquête sur une jeune fille parisienne de 16 ans des chiffres très semblables ont été trouvés pour un entretien guidé réalisé en 1993 : seulement 12 mots sur 1176 relevaient du français familier⁷.

L'impression relativement soutenue est soulignée par un usage très varié des verbes. Nous ne sommes pas en présence d'une série de verbes sémantiquement simples, répétés abondamment, trait typique du « mode pragmatique » qui est souvent utilisé dans le langage parlé informel et qui

4. Tout en ne posant aucun problème de compréhension à l'écoute pour celui qui connaît le système scolaire français et les arrondissements de Paris, cet emploi pourrait faire obstacle à celle d'un débutant en langue et en culture françaises.

5. « Ce n'est pas son truc » veut dire « C'est quelque chose qu'il/elle n'aime pas ».

6. Le mot « vachement » dans le sens de « beaucoup » ou de « très » était marqué « très familier » dans le *Petit Robert* de 1983, mais n'est que « familier » dans celui de 1993.

7. HANSEN A. B. (2004). « Approche tridimensionnelle de la variation diaphasique en français – étude pilote », in Andersen, H. L. & C. Thomsen (éds) *Sept approches à un corpus. Analyses du français parlé*, Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Oxford/Wien, Peter Lang, 107-137.

se caractérise par des traits linguistiques facilitant la compréhension de l'interlocuteur dans l'instant. À côté des verbes évidemment fréquents comme *être* (34 occ.) *avoir* (9 occ.), *faire* (8 occ.), *pouvoir* (6 occ.), il y a effectivement beaucoup de verbes sémantiquement plus précis (*revendre* (l. 3), *plaindre* (l. 21), *fréquenter* (l. 24), *s'occuper de* (l. 36), *retourner* (l. 38), *payer* (l. 42), *effectuer* (l. 57), *sauver* (l. 63)), y compris les verbes particuliers ayant une relation au thème de l'école (*redoubler*, etc., voir plus haut).

Les temps employés ne se réduisent pas à l'imparfait, le présent et le passé composé, qui sont réputés être très fréquents dans l'oral informel, mais comptent aussi deux conditionnels (l. 15, 70), un plus-que-parfait (l. 42) et un futur (l. 67).

3. Aspects syntaxiques et discursifs

Au niveau syntaxique, la parole de JJ porte évidemment les traces de la production orale spontanée, des traces de la fabrication des énoncés au fur et à mesure que les idées lui viennent en tête, avec tout ce que cela comporte de répétitions, d'autocorrections ou d'auto-interruptions et d'hésitations (cf. I.4.). Pour autant, les structures syntaxiques proprement dites se révèlent souvent assez complexes. Non seulement JJ utilise plusieurs expressions idiomatiques: *j'ai toujours mangé à ma faim* (l. 19-20), *j'ai toujours eu un toit* (l. 20), *c'est le milieu social qui est revenu à la charge* (l. 28-29), mais il emploie aussi à plusieurs reprises des constructions hypotaxiques créant des liens hiérarchiques à l'intérieur des énoncés. Voici un exemple où un syntagme à l'infinitif et un syntagme prépositionnel avec phrase subordonnée, commençant avec le pronom relatif *où*, sont en position antéposée :

même avant de prendre conscience des des différences euh... sociales ethniques ainsi de suite et euh... à un âge où on fait pas du tout attention à ça, euh... j'étais j'étais évidemment poussé par fréquenter⁸ les, les gens qui étaient dans mon environnement proche (...) (l. 22-25)

Et un autre exemple où un syntagme prépositionnel est suivi par une phrase subordonnée dont le *où* relatif est repris ensuite par *que* :

et sinon euh... au moment où les études ont commencé à plus être euh... vraiment très... très probantes et que euh euh... et de que le en

8. L'expression standard serait plutôt « être poussé à faire quelque chose ».

fait euh, le... l'établissement avait décidé de l'orienter, mes parents lui ont payé une boîte à bac (...) (l. 40-42)

Bien que JJ hésite dans ces constructions, il parvient à les terminer. Nous sommes donc plus proches du « mode syntaxique »⁹, qui s'emploie souvent dans la langue écrite. Le « mode pragmatique » aurait au contraire été caractérisé par des structures parataxiques, c'est-à-dire des juxtapositions de phrases principales.

JJ utilise néanmoins un trait syntaxique du français parlé informel : l'omission du « ne » de négation (cf. I.4. : 3.3.). Cette omission est ici quasi-systématique : sur les onze constructions négatives, seule une est réalisée avec « ne » (*elle n'a pas eu son bac non plus* (l. 44)). La chute du « ne » concerne non seulement les négations en « pas », réputées favorisantes pour ce phénomène comme dans *une situation qui était pas si aisée que ça* (l. 18-19) (voir aussi les lignes 20, 23, 62, 64-65, 67, 70, 75), mais également les négations en « jamais » et en « plus » : *j'ai jamais eu à me plaindre là-dessus* (l. 20-21, voir aussi la ligne 32), *les études ont commencé à plus être euh... vraiment très... très probantes* (l. 40-41). Bien que basé sur seulement cinq minutes d'entretien, le taux de maintien du « ne » dans l'extrait traité ici (1 cas sur 11, soit 9 %) se rapproche des taux obtenus dans une enquête du début des années 1990 parmi environ 50 personnes de la région parisienne et de la région limitrophe l'Oise, en entretien guidé : 109 « ne » maintenus sur 1329 possibles, soit 8.2 %⁹. Vu le caractère assez soigné du parler de JJ au niveau lexical et syntaxique en général, ceci confirme donc que la chute du « ne » de négation n'est pas un trait réellement stigmatisé dans le français parlé d'aujourd'hui.

4. Aspects phonétiques et phonologiques

Le système vocalique et consonantique du locuteur suit les grandes tendances décrites pour le français de référence (cf. II.1.). Nous commenterons donc ici particulièrement les traits où il exhibe une tendance particulièrement parisienne, à savoir les voyelles nasales, les /k/ palatalisés et les schwas devant pause.

Même sur la base de la longueur relativement limitée de cet extrait de conversation (166 occurrences de voyelles nasales au total), JJ fait preuve d'une réalisation typiquement parisienne de ces voyelles : le /ɛ̃/ ne se réalise

9. Voir la référence dans la Note 8.

pas seulement de façon traditionnelle, mais aussi (et dans presque un tiers des cas) de façon plus ouverte, tendant vers [ũ] (comme par exemple dans *j'ai toujours mangé à ma **faim*** (l. 19-20)). Le /ã/, pour sa part, tend dans la moitié des cas vers [ɔ̃], étant un peu (42 % des cas) ou même très arrondi (7 % des cas). Dans *au **moment** où les études ont commencé* (l. 40), la confusion avec /ɔ̃/ est complète. Ces deux déplacements phonétiques ont déjà été remarqués pour le français parisien. Certains y voient le début d'un changement en chaîne qui pourrait être suivi par la fermeture de /ɔ̃/ vers une réalisation [ũ] mais pour le locuteur en question, cette tendance n'est pas très avancée : seules deux réalisations sur 53 de /ɔ̃/ sont surfermées et surarrondies (dont avec une *situation* qui était pas (l. 18-19)). Il confirme cependant une autre observation linguistique : les déplacements des trois voyelles nasales /ɛ̃/, /ã/, /ɔ̃/ sont surtout fréquents sous l'accent¹⁰.

En ce qui concerne la voyelle /œ̃/, dont on a souvent dit qu'à Paris elle se prononce comme /ɛ̃/, JJ prononce la plupart du temps, ni comme [ɛ̃], ni comme [œ̃], mais comme une voyelle intermédiaire, ni arrondie ni écartée. Cela confirme des résultats récents pour les jeunes générations de Parisiens. On ne peut donc pas dire que le nombre de voyelles nasales est réduit chez JJ, mais celles-ci présentent certaines réalisations décalées, typiques de Paris.

Dans certains cas, les /k/ du locuteur sont légèrement palatalisés, et on entend plutôt [kj] que [k]. Dans l'extrait étudié, cette tendance marque le mot « donc » suivi de voyelle, surtout dans l'expression *donc euh* (par exemple lignes 2, 7, 21, 36, 67, 73), mais aussi le mot « que » (un exemple très facilement audible est dans *ce qu'il y a c'est **que**...* (l. 69) ou encore dans *avec les professeurs **qu'**avec les élèves* (l. 74-75)), ainsi que certains cas où /k/ est la consonne finale devant pause (*boîte à **bac***, (l. 42), *tel que le **bac***. (l. 66), *lycée **public***, (l. 58-59)). Certains linguistes citent ce trait de prononciation parmi les traits phonétiques de « l'accent populaire parisien ». Un étudiant comme JJ, avec un fort ancrage parisien, en témoigne apparemment aussi, bien que n'appartenant pas aux couches populaires.

Pour ce qui concerne les schwas en monosyllabe, en syllabe initiale ou en syllabe médiane de mot, JJ semble suivre la norme telle qu'elle est décrite

10. HANSEN A.B. (1998). *Les voyelles nasales du français parisien moderne. Aspects linguistiques, sociolinguistiques et perceptuels des changements en cours*, Etudes Romanes 40, Copenhague, Museum Tusulanum Press. Nous n'avons pas compté les cas d'obstruante + liquide en syllabe initiale ou médiane (comme par exemple dans *ma **première*** (l. 60)), suivant en cela les conventions du projet PFC.

pour le français parlé de référence. Il maintient la voyelle en position CCəC (dans 24 cas sur 26, soit 92 % des cas)¹¹, par exemple dans *on est sûr de passer* (l. 65), *une recherche de ma part* (l. 16), *justement* (l. 54), et il la fait tomber en position VCəC (seulement 21 % de maintien (12/58)), par exemple il omet la voyelle dans *dans l(ə) collègue* (l. 39), *elle est r(ə)tournée* (l. 38), *l'établiss(ə)-ment* (l. 53). Il faut remarquer, cependant, la forte différence interne entre les différents types de syllabes en VCəC : ainsi la chute de la voyelle est absolue dans les syllabes médianes (0 schwas réalisés sur 12), tandis que la voyelle se réalise parfois en monosyllabe (24 %, soit 9 schwas prononcés sur 38 possibles) et même assez fréquemment en syllabe initiale de polysyllabe (38 %, soit 3 schwas réalisés sur 8 possibles ; les cas réalisés en initiale de polysyllabe impliquent tous le préfixe « re- » : *achetaït et revendait des gros bateaux* (l. 2-3), *qui est revenu à la charge* (l. 28-29), *pour y redoubler ma troisième* (l. 55)). Ces tendances confirment les données connues par ailleurs.

En syllabe finale de mot, JJ présente un usage du schwa qui n'est pas commun à toutes les variétés de français (cf. II.1.). Dans les contextes VCə#C, par exemple dans *comm(e) ça* (l. 5), *bonn(e) carrière* (l. 9), les schwas tombent systématiquement conformément aux règles traditionnelles du FR¹². Les mots qui se terminent en consonne finale prononcée sans être suivis d'un schwa étymologique (VC#C), comme dans *trucs comme ça* (l. 5), ne sont pas non plus suivis par un schwa phonétique (0 schwas sur 42 possibles). Par contre, quand un schwa en fin de mot est suivi d'une pause (terminale ou non), donc en fin d'énoncé ou entre deux groupes rythmiques d'un même énoncé (VCə//, ou VCə/), le scénario est tout autre. Bien que la chute du schwa soit souvent décrite ici comme systématique, presque la moitié de ces cas (11 sur 24, soit 46 %) reçoivent une réalisation bien sonore de la voyelle, qui a souvent plus en commun avec un [a] ou avec une voyelle nasale qu'avec le [ə] ou les voyelles palatales arrondies [œ] ou [ø] : *Alors il était courtier dans le maritime*. [//] (l. 2) ; *les gens qui étaient dans mon environnement proche*, [//] (l. 24-25) ; *j'ai passé mon primaire avec euh, avec tout le monde*, [//] (l. 27) ; *Mon frère lui a fait l'Ecole Alsacienne*, [//] (l. 30-31) ; *de la quatrième jusqu'à la terminale*. [//] (l. 43) ; *et puis en fin de troisième*, [//] (l. 52-53) ; *pour y redoubler ma troisième*. [//] (l. 55) ; *où j'ai effectué ma... première seconde*, [//]

11. Nous n'avons pas compté les cas d'obstruante + liquide en syllabe initiale ou médiane (comme par exemple dans *ma première* (l. 60)), suivant en cela les conventions du projet PFC.

12. Sur 63 cas au total, un schwa un peu incertain est entendu dans seulement un d'entre eux (*Le seul moment où on se retrouve bloqué* (l. 65)), et il se peut que ce phénomène acoustique soit plutôt dû à une légère hésitation.

(l. 57-58) ; *j'ai effectué ma deuxième seconde*, [l] (l. 58) ; *Je m'entendais même beaucoup mieux avec les professeurs qu'avec les élèves*, [l] (l. 74-75) ; *Ça soulage*, [l] (l. 81).

Ces « schwas prépausals » qui ont déjà été remarqués dans le français parisien, sont très souvent accompagnés par un cliché mélodique montant sur l'avant-dernière syllabe et tombant sur schwa. Leur prépondérance devant les pauses non-terminales (/) par rapport aux pauses terminales (//), constatée ailleurs, ne se confirme pourtant pas dans ce court extrait de parole (7 cas sur 18 devant pause non-terminale et 4 cas sur 6 devant pause terminale). Soulignons que chez ce locuteur, le phénomène prépausal concerne uniquement les schwas étymologiques¹³. Il représente donc un stade un peu plus conservateur que celui observé chez d'autres locuteurs parisiens qui n'hésitent pas à ajouter cette réalisation vocalique là où elle n'a pas de soutien graphique, comme par exemple dans « Bonjour-[ə] ». On remarquera d'ailleurs la préférence qu'ont ces schwas prépausals de se lier aux consonnes sonantes /m/, /n/ et /l/ (5 fois sur 6 possibles) ou aux obstruantes voisées (ici /d/, /v/, /z/ et /ʒ/) (5 fois sur 7 possibles). Les consonnes finales non-voisées sont moins liantes (0 fois sur 10 possibles après /k/ et /t/). L'existence de ces contraintes phonétiques corrobore des études plus importantes menées par ailleurs. La fonction pragmatique du phénomène semble être principalement celle d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur un élément important du discours. Une fonction supplémentaire, dérivée de la première, pourrait être celle de solliciter la compréhension et/ou l'approbation de l'interlocuteur¹⁴.

En ce qui concerne la fin de mot après deux consonnes (CCə#C), l'extrait présente peu de contextes pertinents, mais JJ semble généraliser la simplification des groupes obstruante + liquide : la liquide et le schwa chutent dans 3 cas sur 3 (*j'ai jamais eu à me plaind(re) là-dessus* (l. 20-21), *de prend(re) conscience des* (l. 22), *à êt(re) passionné* (l. 73)). Ce processus est bien connu pour le français parlé familier. Devant une pause (CCə/ ou CCə//), on peut rencontrer deux phénomènes : soit simplification des groupes (*elle par cont(re), puis c'était l'aînée* (l. 32-33)), soit élaboration phonétique d'un élément prépausal (*c'est le milieu social qui est revenu à la charge*, (l. 28-29)).

13. Une recherche des sites possibles en VC/ et VC// (par exemple *une recherche de ma part*. (l. 16) ; *ça a jamais été vachement son truc*, (l. 32)) a donné 0 schwas parasitaires sur 11 cas possibles.

14. HANSEN A. B. & M. B. M. HANSEN (2003). « Le [ə] prépausal et l'interaction », in A.B. Hansen & M. B. Mosegaard Hansen (eds) *Structures linguistiques et interactionnelles dans le français parlé*, Etudes Romanes 54, Copenhague, Museum Tusulanum Press, 89-109.

Pour JJ, ces phénomènes décrits comme relevant d'un registre familier ou informel, ne sont pas incompatibles avec un niveau de langue par ailleurs relativement soigné (cf. *supra* sections 2 et 3).

Pour ce qui concerne les liaisons, on parvient à la même conclusion. JJ semble suivre un registre relativement familier ou informel qui contraste quelque peu avec un niveau de langue plutôt soigné au plan syntaxique et lexical. Il réalise systématiquement (18 cas sur 18) les liaisons « obligatoires » (cf. II.1.), celles d'un déterminant à un nom (*un [n]âge* (l. 23), *des [z]études* (l. 32), *dix-huit [t]ans* (l. 60-61)), de la préposition « dans » au mot suivant (*dans [z]un lycée* (l. 57))¹⁵ ou d'un pronom à un verbe fini (*la discipline qu'on nous [z]a enseignée* (l. 18), *on [n]est sûr de passer* (l. 65)). Les liaisons après le verbe « être », y compris dans la construction « c'est » (impersonnel) + V, souvent considérées comme obligatoires, sont ici omises : *c'était un peu* (l. 33), *c'est en face d'un...* (l. 66) sont réalisées sans liaison. On relève peu de liaisons facultatives, dont les sites potentiels abondent pourtant dans l'extrait. Sur les 18 cas de liaisons facultatives potentielles (par exemple après un verbe fini en « -t » ou après un adverbe déterminant un adjectif), JJ ne réalise qu'une seule liaison : *très [z]intéressants* (l. 77). Le niveau stylistique dans cette conversation peut surprendre à certains égards : à une syntaxe et un lexique assez soignés, conformes à la situation, correspond une réalisation des schwas et des liaisons qui semble appartenir à un niveau de langue bien plus familier.

15. Mais voir chapitre II.1. 5. au sujet de l'évolution du statut obligatoire de la liaison avec *dans*.

Conversation à Paris avec un étudiant : un parcours scolaire difficile

- EQ :** Le, le dernier type de poste qu'il a occupé ton père c'était... 1
- JJ :** Alors il était courtier dans le maritime. Donc euh... enfin c'était, oui euh... il achetait et revendait des gros bateaux.
- EQ :** Oui
- JJ :** Pétroliers euh... trucs comme ça. 5
- EQ :** Oui oui.
- JJ :** Donc euh...
- EQ :** Donc il il s'est très bien débrouillé quand même.
- JJ :** Oui oui oui il a fait... On peut dire qu'il a fait une bonne carrière, on peut dire qu'il a fait une bonne carrière et euh et donc euh oui oui, il a il est resté dans cette boîte euh... vingt-/ euh vingt-cinq ans, quelque chose comme ça. 10
- EQ :** Et comme ça quand tu te diriges toi vers des études, est-ce que tu as quand même donc euh... des amis un peu mixtes c'est-à-dire des amis étudiants mais aussi des amis... des milieux moins euh... ?
- JJ :** Oui, oui oui oui. Beaucoup. Euh... mais je dirais même en plus que ça a été une euh, 15
ça a été la, une recherche de ma part. De...<**EQ :** Ah bon.> On peut dire que je suis d'un milieu assez aisé et euh... Enfin aisé. Moins que en fait finalement, par rapport à la discipline qu'on nous a enseignée en fait. Une discipline de milieu aisé avec une situation qui était pas si aisée que ça mais bon enfin on peut j'ai, j'ai... j'ai toujours mangé à ma faim, j'ai toujours eu un toit, ainsi de suite euh... j'ai pas... j'ai jamais eu 20
à me plaindre là-dessus. Et euh... et donc euh... Ça... bon, c'est c'est vrai qu'un... un petit peu déjà enfin même euh... même avant de prendre conscience des des différences euh... sociales ethniques ainsi de suite et euh... à un âge où on fait pas du tout attention à ça, euh... j'étais j'étais évidemment poussé par fréquenter les, les 25
gens qui étaient dans mon environnement proche, mais, vu que j'étais dans une... dans une école euh... primaire, euh... laïque, publique, une école de quartier, donc

j'ai passé mon primaire avec euh, avec tout le monde, et euh... Donc après par contre, au niveau du collège, là ça a commencé à changer, c'est le milieu social qui est revenu à la charge, et j'ai passé des concours et je suis euh... j'ai été au Collège (X) qui est euh... un collège assez réputé, à Paris euh... pour des gens de bonne famille. Mon frère lui a fait l'École Alsacienne, et euh... et ma sœur par contre... enfin au niveau des études ça a jamais été vachement son truc, donc elle avait, elle elle par contre, puis c'était l'aînée donc c'était un peu peut-être aussi le temps de... de savoir un petit peu euh... enfin mes parents comment est-ce qu'ils pouvaient euh...

EQ : Oui mmm bien sûr. 35

JJ : Se s'occuper de nous, et donc euh, elle par contre elle a fait, elle a fait du public et du privé, enfin moi aussi mais... Euh... elle a elle a pas été dans ce genre de collège, ce genre d'établissement. Euh... elle est retournée en fait dans, enfin... Elle était dans le collège où on était tous les trois en primaire donc l'école de quartier, et euh... et sinon euh... au moment où les études ont commencé à plus être euh... vraiment très... très probantes et que euh euh... et de que le en fait euh, le... l'établissement avait décidé de l'orienter, mes parents lui ont payé une boîte à bac, et en fait elle a fait en boîte à bac de la quatrième jusqu'à la terminale. Et euh... et elle n'a pas eu son bac non plus. <**EQ :** Hmm, d'accord.> Donc euh...

EQ : C'était pas vraiment ça. (XX) mais bon. Oui oui oui. <**JJ :** Et... Oui.> Là rapidement pour terminer euh... parce qu'il est cinq heures là. Euh... on s'est vraiment... on court mais bon euh... ça veut dire euh, après ton bac qui était plutôt... littéraire, hein ? Non ? 45

JJ : Non, économique.

EQ : Ah bon. 50

JJ : Économique parce que... non moi j'ai j'ai eu un parcours très très chaotique euh... aussi au... au lycée. C'est-à-dire que bon j'ai j'ai fait ce collège-là, et puis en fin de troisième, euh... ils de... l'établissement a décidé de me faire redoubler. Là je suis retourné dans l'école de quartier, <**EQ :** Ah bon.> justement à la même, pendant un an, pour y redoubler ma troisième. 55

EQ : Oui.

JJ : Après, j'ai été dans un lycée du treizième, public, laïque, euh... où j'ai effectué ma... première seconde, j'ai effectué ma deuxième seconde, dans un autre euh... lycée public, qui s'appelle (X), dans le quatorzième, où j'y ai fait euh... donc une deuxième seconde et ma première. Euh... en fin de première, euh... alors que j'avais dix-huit ans passés euh... l'établissement a décidé de me, m'orienter. En BEP. Euh... donc euh... là je, je l'ai pas très très bien pris il faut bien dire. Et euh... et là encore mes parents ont été là pour nous sauver, et euh... je su/ j'ai effectué une terminale dans une boîte à bac. Parce que l'avantage des boîtes à bac c'est que... ils demandent pas grand-chose et on est sûr de passer. Le seul moment où on se retrouve bloqué c'est en face d'un... d'un examen, de type national euh... tel que le bac. Euh... là c'est pas l'école qui nous le donnera, c'est le, c'est l'État donc euh là c'est, on est tous au même niveau et après c'est... c'est chacun, chacun pour sa peau on va dire. Euh... ce qu'il y a c'est que... pour moi je pense plus que pour ma sœur ça a été très 65

révélateur. Euh... révélateur de quoi. Je pourrais pas très bien l'expliquer, j'ai eu un 70
 dé clic, et j'ai commencé à multiplier mes mes moyennes par deux ou par trois.

EQ : Ah bon.

JJ : Donc euh... j'ai j'ai été j'ai commencé à m'intéresser à être passionné, j'adorais les
 professeurs. Je m'entendais même beaucoup mieux avec les professeurs qu'avec les 75
 élèves, euh... non les élèves je m'entendais pas trop avec eux. Et euh... donc...<**EQ :**
 Du coup ça allait.> et c'est, ça allait très bien. Mais vraiment c'était, c'était des... les
 professeurs des vraiment des, des types très bien, très intéressants euh... enfin ils,
 non ils ét/ ils étaient blindés de qualités. Donc ben j'ai pu avoir mon bac du premier
 coup euh, sans rattrapage et tout.

80

EQ : C'est un soulagement quand même.

JJ : Ça soulage. <**EQ :** Oui oui.> Euh après donc au niveau des études euh... ça faisait
 longtemps que je voulais faire l'école hôtelière.